

Par **Jean-Christophe Féraud** — 27 octobre 2013 à 18:06



Une «Neurocam» lors d'un salon, à Yokohama, en banlieue de Tokyo, le 23 octobre 2013. Le dispositif analyse les ondes cérébrales du porteur et filme des scènes quand il a «perçu» dans le cerveau de l'intérêt pour ce que la personne regarde. Photo Yoshikazu Tsuno. AFP

Rencontre avec Eric Sadin, philosophe spécialiste de l'évolution de nos rapports au numérique.

Vie connectée - «l'âge de l'intuition technologique»

Ecrivain et philosophe, Eric Sadin est l'un des rares intellectuels français à penser le changement de civilisation induit par la numérisation de notre monde. Son dernier livre, *l'Humanité augmentée* (1), a reçu le prix de l'«essai le plus influent de l'année sur le digital» au Hub Forum 2013. Il y évoque la naissance d'un homme-interface connecté à une intelligence artificielle ambiante...

Vous écrivez que la révolution numérique s'achève «dans le miracle d'une interconnexion intégrale reliant virtuellement tout être, toute chose, tous lieux». Ça y est, nous sommes entrés dans la «matrice» ?

Sans doute. Ces trente dernières années ont été marquées par un mouvement de numérisation continu et exponentiel de quantité de champs du réel. Ce mouvement a abouti à l'interconnexion totale, de notre monde physique à ce nouveau monde qu'est le Web. Ce que Jeremy Rifkin a appelé «l'âge de l'accès» dans un livre paru en 2000 a marqué l'avènement du XXI^e siècle, tout comme la révolution industrielle et la société de consommation ont déterminé les XIX^e et XX^e siècles : c'est le moment où 2 milliards d'humains connectés à Internet ont pu accéder à des masses d'informations infinies, au commerce globalisé, et ont vu se modifier leur relation aux autres par les mails et les réseaux sociaux. Cette nouvelle condition globalisée a bousculé l'état de nos sociétés. Désormais, la révolution numérique s'achève, mais «l'accélération» va continuer.

Quelle est la prochaine étape de cette accélération ?

A mon sens, elle a déjà commencé avec l'introduction du smartphone en 2007. Le premier iPhone d'Apple a inauguré l'âge de l'interconnexion spatio-temporelle quasi ininterrompue et a ouvert un nouveau cycle caractérisé par la gestion de nos existences par des systèmes robotisés. Avec la 3G et maintenant la 4G, la prédiction d'un Internet everywhere, anytime s'est réalisée. L'avènement de l'écran tactile a par ailleurs induit un rapprochement quasi fusionnel entre l'humain et la technique : le corps est devenu l'interface majeure de nos relations aux machines. Et la généralisation des applications mobiles et de la géolocalisation a accéléré l'extrême

individualisation de l'accès. In fine, on assiste aujourd'hui à l'émergence d'une «intelligence de la technique» capable de saisir la situation singulière des personnes et de proposer en retour des solutions correspondant à chaque profil.

Les [Google Glass](#) sont-elles une évolution logique de ce corps-interface ?

Ce type de dispositif annonce la généralisation de la réalité augmentée : avec ces lunettes connectées, un flux continu d'informations va se superposer à notre perception naturelle des choses. Dans cet enveloppement numérique, ce n'est plus l'homme qui va à la technique mais la technique qui vient spontanément à lui en s'adossant à la singularité de chaque individu. On passe de «l'âge de l'accès» à «l'âge de l'intuition technologique».

Dans votre livre, vous convoquez la figure de Hal, l'intelligence artificielle de 2001, l'Odyssée de l'espace. Elle s'incarne aujourd'hui dans le réseau omniscient Internet ?

Hal est partout. Miniaturisé, disséminé, il s'adresse à chacun de nous. C'est une forme d'intelligence ambiante qui connaît parfaitement nos comportements par l'analyse d'océans de données, ce que l'on appelle le Big Data. Grâce à la sophistication de l'intelligence artificielle, un assistant personnalisé diffus nous guide et devance nos désirs à coups d'alertes robotisées. Il ne s'adresse pas seulement aux personnes, mais alimente la marche d'un nombre croissant d'institutions publiques et d'entreprises. La technique contemporaine a acquis la faculté de comprendre les situations économique, sociale, sanitaire, et est, de surcroît, capable de les gérer en partie elle-même.

Faut-il avoir peur d'une prise de pouvoir de la machine ?

Je ne crois pas du tout à cette affaire de «révolte des machines», au Golem qui se retournerait à terme contre son créateur. Nous assistons plutôt à une délégation progressive de nos actes à des systèmes électroniques. Pour l'humanité, il s'agit de faire face à l'accélération, à l'effacement du temps et de la distance qui caractérisent l'ère numérique. Mais aussi d'optimiser la gestion des choses, de fluidifier notre quotidien individuel et collectif, et enfin de sécuriser le plus grand nombre de situations. Des décisions qui, historiquement, relevaient de l'humain sont de plus en plus prises en main par la machine. La Google Car en offre un bon exemple. On confie la conduite à un système roulant qui récolte quantité de données, les traite en temps réel, comprend les situations, anticipe les risques, tout cela grâce à ses capteurs et aux informations dont il dispose : géographie de la route, comportement des autres véhicules, état du trafic, accidentologie...

Vous écrivez que cette nouvelle «souveraineté» nous «administre pour le meilleur et le moindre risque». Mais cette délégation est-elle choisie ou subie par l'homme ?

Elle ne relève pas d'une entreprise délibérée. Le rapport de l'homme à la technologie est devenu organique. Qui a décidé de l'avènement du trading à haute fréquence capable de prendre des décisions à la vitesse de la lumière sur les marchés, engageant des montants financiers abyssaux ? C'est la virtualité de la technique, sa puissance sans cesse croissante, qui ont offert des solutions en vue d'optimiser les gains à des vitesses qui dépassent nos facultés cognitives. Dans le champ sécuritaire, ces capacités phénoménales de récolte et de traitement de données induisent une violation de la vie privée à une échelle inédite, comme l'a révélé [l'affaire d'espionnage mondialisé de la NSA](#).

Dès lors, que faire pour se protéger ?

Un juste encadrement par la loi relève, selon moi, d'une urgence civilisationnelle. Or, jusqu'ici, les réponses juridiques se situent bien en deçà de la mesure des enjeux. Le législateur est dépassé par le facteur vitesse. Les géants américains de l'Internet imposent leur logique du primat de la technologie, quitte à se soumettre dans un second temps à d'éventuelles sanctions financières. C'est à la société, à chacun de nous, de signaler et de marquer en conscience des limites. Il me semble, par exemple, que l'on devrait contraindre les entreprises du Net à simplifier les contrats d'acceptation : personne ne lit les clauses sans fin destinées à autoriser la récolte et le stockage de nos données personnelles. Il serait assez simple de réduire ces clauses à un nombre minimal, renvoyant à quelques points essentiels : durées de conservation, possibilité d'effacement à la demande, refus de croisement à d'autres données...

Faut-il, à l'ère numérique, une éducation nouvelle ?

C'est évident. Sans forcément apprendre à coder, nous devons assimiler le langage des machines et savoir ce qui passe dans la boîte noire des systèmes. Où vont les données ? Qu'est-ce qu'un algorithme ? Comment fonctionne le back-office ? Il est fascinant de constater que plus l'interface homme-machine se simplifie, plus l'ergonomie devient fluide, plus la machinerie qui

se cache derrière l'écran devient complexe et insondable. Dans ces immenses lieux de mémorisation des comportements que sont les data-centers [centres de stockage de données, ndlr], c'est le règne de l'opacité, et le citoyen est totalement absent. Or, c'est par la connaissance des choses que nous resterons libres de nos choix face cette nouvelle forme de souveraineté technologique. C'est l'apprentissage d'une conscience active à l'égard de notre environnement numérique qui devrait être enseigné dès maintenant à l'école.

Le rôle de Google a été quasi démiurgique dans l'avènement de ce règne numérique... Etait-ce un projet délibéré de ses fondateurs ?

A l'évidence, depuis la création de Google, Sergey Brin et Larry Page ont privilégié sans relâche la maîtrise des flux de données et de l'intelligence artificielle. Ils sont parmi les premiers à avoir saisi que la compréhension de notre monde allait désormais passer par sa duplication intégrale sous forme de données. En numérisant nos vies, toutes choses, la planète entière, Google a créé un nouveau mode d'intelligibilité du réel passant par le traitement des «data».

Mais quand le PDG de Google dit : «Nous voulons devenir le troisième hémisphère de votre cerveau», c'est inquiétant, non ?

Oui et non. Google s'inscrit dans ce courant transhumaniste qui consiste à vouloir augmenter l'humanité, à réparer nos déficiences originelles, à améliorer nos capacités physiques et cognitives. Pour Google, Apple, IBM et les autres, il ne s'agit pas de nous dominer façon Big Brother, mais de monétiser la maîtrise technologique en privilégiant la conception d'agents intelligents. Il faut se défaire une fois pour toutes de l'opposition binaire entre technophiles et technophobes. Le temps est à la complexité. Il s'agit aujourd'hui de saisir, dans chacune des situations nouvelles, les perspectives qui s'ouvrent autant que les risques qui pointent. C'est ce travail de «cartographie multicouche» que je m'efforce de développer dans mes livres.

L'humanité numérique, c'est donc la marche du progrès qui continue ?

C'est surtout la réalisation rendue techniquement possible d'un rêve vieux comme l'humanité : notre aspiration anthropologique à rechercher, en toute occasion, le meilleur et le moindre risque par la prédiction. L'administration numérique du monde par les données et les systèmes automatisés ambitionne de répondre à cette double exigence.

Dans l'Antiquité, la pythie de Delphes remplissait cette fonction prédictive...

Oui, et aujourd'hui c'est la puissance de l'intelligence artificielle capable d'interpréter les flux abyssaux de données et d'agir en fonction qui réactive dans les faits la figure de l'oracle omniscient. La portée civilisationnelle de ce nouvel horizon technologique et anthropologique est immense.

(1) Editions l'Echappée, 160 pp., 12 €.

Eric Sadin. *Penseur augmenté*

1971 Naissance.

1999-2003 Fondateur et rédacteur en chef de la revue Ec/arts (arts et numérique).

2001 Organise le colloque «Textualités et Nouvelles Technologies» au Musée d'art contemporain de Montréal.

2002 Lauréat de la villa Kujoyama, où il étudie l'«inflation des signes dans l'espace urbain japonais».

2005 Parution de Tokyo (éditions P.O.L.). Il remporte le prix Pompidou Flash Festival pour la version multimédia du livre.

2007 Parution de Times of the Signs, ouvrage de 500 pages qui dresse une cartographie de la transformation des espaces urbains par le numérique.

2008 Il organise, au Palais de Tokyo, le colloque «Globale Paranoïa, formes et puissance de la surveillance contemporaine».

2009 Eric Sadin entame une trilogie qui explore l'état contemporain de nos rapports aux technologies numériques : Surveillance globale, enquête sur les nouvelles formes de contrôle (Climats, éd. Flammarion, 2009), la Société de l'anticipation (éd. Inculte, 2011), l'Humanité augmentée, l'administration numérique du monde (éd. l'Echappée, 2013).

10 octobre 2013 L'Humanité augmentée remporte le Hub Award du «meilleur essai de l'année sur le digital» décerné durant le Hub Forum.

Jean-Christophe Féraud

Editions l'Echappée, 160 pp., 12 €.